

HERCULE VALJEAN

Le disparu



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-085

Le disparu

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 806 : version 1.0

Le disparu

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Le duc de Roussy, anglais archimillionnaire, était attendu à Montréal.

Tous les journaux en avaient annoncé la nouvelle quelques jours plus tôt.

Le duc avait fait retenir, à l'hôtel Canada, toute une série de chambres.

Il s'était embarqué quelques jours plus tôt à bord d'un des plus gros paquebot transatlantique, l'Étoile Rouge.

Pourquoi venait-il à Montréal ?

Plusieurs rumeurs couraient sur le sujet.

Quelques journaux avaient annoncé que le duc avait l'intention d'écrire un livre sur le système politique de l'Amérique et qu'il avait décidé de visiter le Canada et les États-Unis.

D'autres journaux prétendaient que le duc venait en Amérique pour y rencontrer une riche

héritière, qui serait heureuse de s'orner du titre de duchesse, en même temps qu'elle apporterait à son futur mari l'argent nécessaire pour redécorer son blason.

Cette rumeur s'était répandue avec une vitesse foudroyante.

On se demandait quelle serait l'élue du duc de Roussy.

Ce jour-là, près du quai, une foule s'était rassemblée.

Les automobiles, destinées au duc et à sa suite, stationnaient un peu à l'écart, de façon à pouvoir démarrer aisément et sans encombre dès que les voyageurs y auraient pris place.

Parmi les premières personnes qui descendirent de l'Étoile Rouge, on remarqua un jeune homme, élégamment vêtu, qui se frayait un passage parmi la foule.

Il portait un pardessus gris, des gants, mais il n'avait pas de chapeau.

Aussitôt qu'il eut mis le pied à terre, il se dirigea vers les automobiles envoyées par l'hôtel

Canada.

Il s'arrêta devant le premier de la file.

Il demanda au chauffeur :

– Vous êtes bien de l'hôtel Canada ?

– Oui, monsieur.

– Vous attendez le duc de Roussy ?

– C'est bien cela.

– C'est moi qui suis le duc.

Le chauffeur le regarda bouche bée.

Puis, s'étant ressaisi, il se leva et salua respectueusement.

Le duc expliqua :

– Je n'aime pas la publicité et j'ai horreur de la foule. C'est pourquoi je me suis hâté de descendre.

– Je comprends.

– Alors, vous allez, sans dire un mot, démarrer immédiatement et me conduire à mon hôtel.

– Et les autres ?

– Les personnes de ma suite me rejoindront là-

bas.

– Bien, Votre Honneur.

Le chauffeur alla expliquer à l'un de ses collègues ce qui se passait.

– Alors, pas un mot !

– Je ne dirai rien.

Le chauffeur monta dans sa voiture et démarra à toute vitesse.

Vingt minutes plus tard, la voiture s'arrêta devant l'hôtel Canada.

Le chauffeur ouvrit la porte au duc puis il se précipita à l'intérieur.

– Monsieur Durand ! Monsieur Durand !

Un gros homme, en habit de cérémonies, accourut :

– Qu'est-ce que tu as à crier comme ça ?

– Le duc... le duc...

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Il est là. Il va entrer dans une minute.

– Quoi !

Le bonhomme faillit perdre connaissance.

Mais il reprit bien vite son souffle et se dirigea vers la porte.

Le duc venait d'en franchir le seuil.

– Le gérant de l'hôtel ? demanda-t-il.

– C'est moi, répondit Durand.

– Je suis le duc de Roussy.

– Oui... mon chauffeur... je sais... je vous souhaite la bienvenue, monsieur le duc.

– Merci, merci.

Durand paraissait inquiet :

– Mais vos gens...

– Ils seront ici dans quelques minutes, j'ai réussi à m'esquiver. Je n'aime pas la publicité.

– Ah, c'est bien.

– Alors, montrez-moi mes appartements.

– Si monsieur le duc veut bien me suivre.

Monsieur Durand daigna lui-même accompagner le duc au premier étage.

Il était enthousiasmé de recevoir une telle

visite qui lui amènerait certainement beaucoup de clients et par conséquent, un gros profit.

Durand ouvrit la porte d'un grand salon.

– C'est ici monsieur le duc.

– Merci.

Durand vint pour se retirer.

– Y a-t-il dans les environs un gros bijoutier ?

– Heu... oui, votre honneur, il y a le bijoutier Magnan, c'est à deux minutes.

– C'est une grosse bijouterie ?

– Oh, oui.

– Alors, envoyez-le moi immédiatement. J'ai un bijou à m'acheter et je veux faire ce marché avant que ma suite arrive.

– J'envoie quelqu'un le chercher, ce ne sera pas long, votre honneur.

Durand descendit l'escalier en vitesse.

Il appela un garçon.

– Vite, cria-t-il, va chercher le bijoutier Magnan.

– Le bijoutier ?

– Oui, c'est pour le duc et c'est très urgent.

– Bien, monsieur.

Le jeune messenger partit comme une flèche.

Il y avait plusieurs clients dans la bijouterie.

– Monsieur Magnan ! Monsieur Magnan !

– Qu'est-ce qu'il y a dit un petit homme en s'approchant.

– Venez avec moi, vite.

– Mais j'ai des clients...

– Laissez-les. Il le faut.

– Mais pourquoi ?

– Le duc de Roussy vous attend à l'hôtel.

– Quoi ?

– Ce n'est pas une blague, reprit le garçon, c'est la vérité. Il veut acheter un bijou.

– Mon Dieu ! Mon Dieu !

Le petit homme endossa un habit et partit en courant à la suite du garçon.

Quelques secondes plus tard, un valet annonçait au duc :

– Monsieur le bijoutier Magnan est là.

– Faites entrer.

Jean Magnan se confondit en salutations.

– Votre honneur... je suis heureux... c'est trop d'honneur.

– Essayez-vous, monsieur Magnan.

Magnan prit un fauteuil.

– Je suis à votre service.

– Voici de quoi il s'agit, commença le duc. Je suis venu au Canada, non seulement pour y faire un voyage, mais je veux aussi y ramener ma fiancée.

Le bijoutier ne broncha pas.

Il avait lu les journaux et savait la rumeur.

Le duc continua en souriant :

– Je vois que vous êtes déjà au courant.

– Mais je...

– Oh, je sais bien que les journaux ont fait

courir certaine rumeur. On a prétendu que je venais au Canada pour y chercher une femme. N'est-ce pas ?

– Oui, votre honneur.

– Il y a un peu de vrai. Je veux ramener une femme en Angleterre. Mais je n'ai pas besoin d'en chercher, parce que j'ai déjà trouvé.

Le bijoutier semblait heureux et fier de la confiance que lui témoignait le duc.

– Vraiment ?

– Parfaitement. Je vais tout à l'heure rendre visite à cette dame. Ce sera une surprise générale car nul ne songe à elle.

Magnan était de plus en plus satisfait d'être le premier à Montréal à apprendre cette grande nouvelle.

– Maintenant, voici ce que j'attends de vous, fit le duc. Vous devinez, comme moi, qu'il est tout à fait impossible pour moi, de me présenter chez ma fiancée les mains vides.

Le joaillier fit un signe d'acquiescement.

– Je comprends, votre honneur.

– Malheureusement, continua le duc, je n'ai rien apporté d'Angleterre. Je suis parti assez vite et je n'ai pas eu le temps d'aller voir mon bijoutier.

– Donc, vous aimeriez offrir un bijou à votre fiancée lors de votre première visite.

– C'est cela même.

Magnan se leva :

– Mais je tiens à ce que ce soit quelque chose de beau, reprit le duc, quelque chose de valeur. La question du prix n'a pas d'importance.

– Je vous crois et vous tombez à merveille, monsieur le duc. J'ai justement en magasin, des parures magnifiques qui feraient certainement votre bonheur.

– Ah ! lesquelles !

– J'ai quelque chose de très nouveau qui vous intéressera. C'est un collier de perles avec le bracelet et un diadème assorti. Quelque chose de merveilleux, monsieur le duc.

– Pourrais-je le voir ?

– Certainement.

– Alors, seriez-vous assez bon d’aller le chercher. Je préfère rester dans mes appartements. Vous comprenez, les journalistes...

– Vous avez raison, monsieur le duc. Si vous voulez bien m’attendre deux minutes, je cours chercher cette parure magnifique.

– Allez et faites vite.

– Ce ne sera pas long.

Le bijoutier sortit en se frottant les mains.

– Je vais faire une belle vente.

Il descendit les escaliers le plus vite qu’il put, sortit de l’hôtel et courut à son établissement.

Quelques secondes plus tard, il était de retour près du duc.

– Ça n’a pas été trop long ?

– Oh non, dit le duc en souriant. Ça ne pressait pas tant.

Magnan sortit un écrin de velours et l’ouvrit.

Le duc laissa échapper un cri d'admiration.

Sur un magnifique coussin de velours étincelait une des plus merveilleuses parures de perles dont une femme pouvait rêver.

Le duc admira en connaisseur.

Enfin, il leva la tête.

– C'est très beau. Combien cette parure ?

– Cent vingt-cinq mille dollars, monsieur le duc.

– Cent vingt-cinq mille ! Ça les vaut facilement. Cependant, il semblait hésiter.

– Mais on dit que les perles sont le symbole des larmes.

– Ce sont des racontars, monsieur le duc.

– Je suis très superstitieux, reprit le duc. Évidemment, je prendrai cette parure si vous n'avez pas autre chose, mais je crois que je préférerais des diamants. Même si cela coûte deux fois plus cher. Pourvu qu'il n'y ait pas de perles.

– Je comprends très bien, monsieur le duc.

– Alors, vous avez autre chose ?

– Oh oui.

– Allez me les chercher. Je vais garder cette parure. Apportez-moi l'autre et je choisirai.

Le duc poussa le bijoutier vers la porte.

– Faites vite. Ma suite va arriver dans un instant et j'aimerais bien régler cette affaire auparavant.

– Je cours.

Magnan partit à nouveau.

Pour la seconde fois, il dégringola l'escalier en vitesse et se dirigea vers son magasin.

Il venait à peine de franchir la porte de l'hôtel Canada que dans le bureau de monsieur Durand, le gérant, la sonnerie du téléphone retentit.

Durand, qui était en train d'écrire, décrocha le récepteur.

– Allô ?

– Je désirerais parler au gérant de l'hôtel Canada, fit une voix.

- C’est bien moi.
- Je suis Jack Johnson, le secrétaire particulier du duc de Roussy.
- Bonjour, monsieur.
- Je vous téléphone du port. Vous êtes peut-être surpris que le duc et sa suite ne soit pas encore arrivé à l’hôtel, bien que l’Étoile Rouge soit entré au port depuis un bon moment.
- Mais pas du tout, monsieur Johnson, son honneur monsieur le duc est déjà ici.
- Quoi ! Qu’est-ce que vous dites ?
- Que monsieur le duc est déjà chez nous.
- Je ne comprends pas...
- Il a préféré se soustraire à la curiosité de la foule. Lorsque le paquebot a accosté, il s’est fait conduire ici par un de nos automobiles.
- Mais, monsieur Durand, vous faites erreur.
- Comment cela ?
- Celui qui s’est présenté chez vous sous le nom du duc est certainement un imposteur.

– Quoi ? Qu’est-ce que vous dites ?

– Écoutez. Quand le paquebot est entré au port, voyant que le duc ne sortait pas de sa cabine, je décidai d’aller le quérir. Je suis donc entré chez lui et, jugez de mon effroi, quand je l’ai trouvé sans connaissance, avec un foulard imbibé de chloroforme autour du visage.

– Bon Dieu de bon Dieu !

– Il serait certainement mort asphyxié si par bonheur je n’étais pas arrivé à temps.

– Ce n’est pas croyable.

– Ce n’est pas tout. Le duc a été dévalisé. On lui a enlevé les deux bagues qu’il portait aux doigts, une épingle de cravate du plus grand prix ainsi que son portefeuille qui était assez bien garni.

Monsieur Durand n’en revenait pas.

– C’est impossible... je vais tout de suite...

– Faire arrêter l’imposteur qui s’est présenté chez vous au nom du duc ?

– Justement.

– Hâtez-vous. C'est probablement le même qui a fait le coup sur le bateau.

– J'y cours.

Et Durand raccrocha le récepteur.

II

Le gérant se précipita dans le hall d'entrée.

– Holà, tout le monde ! cria-t-il à pleine voix.
Venez tous ici ! Vite !

Le personnel accourait de partout.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Que se passe-t-il ?

– Suivez-moi, dit Durand en s'élançant dans l'escalier. Le duc, ce n'est pas le duc, c'est un voleur.

Un cri de surprise accueillit ces paroles.

– Le vrai duc est encore à bord de l'Étoile Rouge, sans connaissance.

Il s'adressa à un des waiters.

– Vite, appelle la police.

– Bien, monsieur.

Un désarroi général régnait.

Tout le monde criait.

Tout le monde parlait en même temps.

Magnan qui entrait justement avait entendu les dernières paroles de Durand.

Il faillit perdre connaissance en sachant qu'il avait eu à faire à un imposteur.

Il devina tout de suite l'affreuse vérité. Le voleur avait volé les bijoux de perles.

– Je vais être ruiné !

Durand arriva le premier au haut de l'escalier.

Il voulut pousser la porte du salon, mais cette dernière était fermée à clef. Durand se précipita vers les autres portes. Elles étaient toutes fermées.

– Vite, les clefs !

– Voici, monsieur.

Durand essaya d'ouvrir la porte.

– Elle est verrouillée de l'intérieur.

Il essaya chacune des portes.

– Elles sont toutes verrouillées. Notre homme est donc à l'intérieur.

Il se tourna vers les hommes.

– Gardez les portes de l'hôtel, ordonna-t-il. Vous autres, venez m'aider, nous allons enfoncer une porte... apportez des haches... des leviers.

Comme il prononçait ces derniers mots, la police arrivait.

Quelques secondes plus tard, la porte était enfoncée.

Vingt personnes se précipitèrent.

On traversa toutes les chambres. On fouilla partout.

On ne vit aucune trace de l'individu.

Il était disparu. On aurait pu croire qu'il s'était évaporé.

Malheureusement, en même temps que lui, la parure en perles était disparue.

Magnan tomba sur une chaise et se prit la tête à deux mains. Il se mit à pleurer comme un enfant.

– Hou !... Hou ! Je suis ruiné.

La police se mit à l'œuvre immédiatement.

On chercha par où le mécréant aurait pu s'enfuir.

Il était impossible de se sauver par les fenêtres qui donnaient toutes sur une rue importante.

Et d'ailleurs, les appartements du duc se trouvaient au premier plancher. Donc, pratiquement impossible de sauter.

Les policiers y perdaient leur latin.

Magnan avait offert une magnifique récompense à qui lui fournirait des renseignements pouvant amener à la capture du faux duc.

La nouvelle de ce vol sensationnel se répandit comme une traînée de poudre dans tout Montréal.

On vantait le sang-froid et l'habileté du voleur.

On s'apitoyait sur le sort du pauvre bijoutier.

Le lendemain, les journaux racontaient l'affaire en détail.

Mais le plus mystérieux, le plus inexplicable de l'affaire, c'était de savoir comment le mystérieux inconnu avait réussi à s'évader.

Toutes les portes des appartements étaient verrouillées de l'intérieur.

Par où était-il passé ?

Monsieur Durand dut, à son regret, renoncer de compter le duc de Roussy parmi ses invités.

Ce dernier avait refusé de retourner à l'hôtel Canada, après avoir appris ce qui s'était passé.

D'ailleurs, les chambres qu'il avait retenues à l'hôtel Canada n'auraient pu être occupées, car la police y avait mis les scellés.

Le duc avait offert une récompense à celui qui lui ramènerait l'imposteur.

Le vol, pour lui n'avait pas beaucoup d'importance. Mais ce qui le mettait hors de lui, c'était de penser qu'il avait été surpris traîtreusement par un malfaiteur qui semblait devoir échapper à la justice.

Deux jours s'écoulèrent

Des nuées d'agents de police et de détectives, des détectives amateurs et bien d'autres personnes s'efforçaient de découvrir la solution du mystère et le repaire du bandit. On n'était pas plus avancé que le premier jour.

Les journaux commençaient à se moquer de nos policiers.

En termes non voilés, il les accusaient d'incurie et d'incapacité.

Il fallait absolument trouver quelque chose.

C'est Théo Belœil, chef de l'escouade provinciale des homicides qui trouva la meilleure solution.

III

Belœil s'était présenté devant son patron, le grand chef de la police provinciale.

– Vous voulez me voir, Belœil ?

– Oui, chef.

– Asseyez-vous.

Belœil prit un fauteuil.

– De quoi s'agit-il ?

Belœil commença :

– Vous avez entendu parler du vol de l'hôtel Canada ?

– Ah oui, l'affaire du duc de Roussy ?

– Justement.

– Mais cette affaire relève de la police municipale de Montréal.

– Peut-être, dit Belœil, mais les journaux

n'attaquent pas seulement le municipal. Jusqu'au duc qui a parlé de notre incapacité dans un discours de presse.

– Où voulez-vous en venir ?

– Eh bien voici, chef, il faut faire quelque chose...

Le chef se leva :

– Mais diable, dix de nos meilleurs limiers sont à Montréal et travaillent sur cette affaire.

– Ce n'est pas assez.

– Devenez-vous fou, Belœil ? Faudrait-il envoyer toute la police provinciale à Montréal ?

– Ce n'est pas nécessaire.

– Alors expliquez-vous !

– Il n'y a qu'un homme pour débrouiller cette affaire. Mais avant de le lui demander, j'aimais mieux vous en parler.

– Ah ! Qui donc ?

– LE DOMINO NOIR.

*

Le lendemain matin, Belœil se présentait en personne, chez son ami Alain de Guise, mieux connu sous le nom de Domino Noir.

– Tiens, si ce n'est pas ce bon vieux Théo, fit Alain en l'apercevant.

– Bonjour, Alain.

Le Domino fit entrer son ami.

– C'est rare que j'ai le grand honneur de recevoir une visite d'un haut dignitaire, d'un dignitaire brillant de notre police.

Belœil fit mine de s'étouffer.

– Est-ce à titre officiel ou à titre d'ami que tu es venu me voir ? demanda le Domino.

– Les deux.

– Ah ! Qu'est-ce qui t'amène ?

– Tu es bien occupé de ce temps-ci ?

– Comme tu vois, je flâne.

– J'ai un service à te demander, non seulement

en mon nom, mais au nom de notre police et au nom de plusieurs personnes.

– Je crois que je commence à comprendre.

– Comment cela ?

– Tu veux sans doute me parler du vol du duc de Roussy ?

– C’est bien cela.

Alain de Guise se mit à rire.

Belœil demanda :

– Comment as-tu deviné ?

– C’est la seule cause importante ces jours-ci.

– C’est vrai.

Il y eut un moment de silence.

Belœil reprit :

– Qu’en dis-tu ?

– J’accepte.

– Vrai ?

– D’ailleurs, c’était mon intention d’aller secourir ce pauvre joaillier. Il fait vraiment pitié.

– Et puis, tu pourras gagner de belles récompenses.

– Oh, tu sais, les récompenses, ce n'est pas cela qui m'intéresse.

– En tout cas, dit Belœil, j'espère que tu sauras débrouiller cette affaire. Nous, nous n'y comprenons rien. C'est à donner sa langue au chat.

– Ce me semble une affaire compliquée, je l'avoue.

Il faut que le gaillard qui a fait le coup soit d'une habileté extraordinaire ! C'est à se demander s'il n'a pas fait un pacte avec le diable.

– D'accord ! Et sais-tu qui je plains le plus dans cette affaire ?

– Non ?

– Ce n'est pas le duc.

– Ah !

– Cette petite saignée ne l'appauvrira guère et, s'il est homme d'esprit comme j'ai lieu de le croire, il aura vite fait d'oublier cette petite

mésaventure.

– C’est vrai.

– Mais il n’en est pas de même de ce malheureux bijoutier. Cette parure de perles représentait une grosse partie ; de sa fortune et, d’après certains renseignements, s’il ne la retrouve pas, le pauvre homme est acculé à la faillite.

– J’ai entendu dire cela, moi aussi.

– Je le regrette d’autant plus pour lui, que je sais que c’est un brave et honnête commerçant qui a commencé de la façon la plus modeste et qui, à force de travail, est arrivé à sa situation actuelle.

– Il serait tout de même abominable, dit Belœil, que par le fait d’un gredin, ce malheureux se vit privé du fruit de toute une vie de labeur et de probité.

– C’est une des raisons qui me forcent à accepter de m’occuper de cette affaire.

– Comme ça, ça t’intéresse ?

– Vivement et tu peux être certain que je vais

faire tout en mon pouvoir pour tirer cette affaire au clair. Belœil se leva et tendit la main à son ami :

– Merci, dit-il simplement.

Le Domino se leva à son tour.

– Je vais commencer mon enquête immédiatement. Peux-tu m’accompagner à l’hôtel Canada, tout de suite.

– Certainement, dit Belœil. Ma voiture est en bas, je vais t’y mener.

– Merci.

Les deux hommes descendirent, montèrent dans l’auto de Belœil.

Quelques secondes plus tard, ils étaient en route pour l’hôtel Canada.

Le Domino Noir demanda à Belœil :

– Puis-je te poser quelques questions ?

– Certainement, vas-y. Si je le peux, je vais te répondre.

– D’après ce que je sais, vous n’avez pas encore réussi à établir comment notre filou avait

quitté l'hôtel Canada ?

– Non, pas encore.

– Il est matériellement impossible que l'homme soit tout simplement descendu par l'escalier central et sorti par la grande porte ?

– C'est exact. Je suis moi-même allé à l'hôtel. Tout d'abord, toutes les portes étaient verrouillées, donc il n'a pu sortir et verrouiller la porte par en dehors.

– Tu as raison. Mais une chose certaine, c'est qu'il a réussi à sortir tout en laissant les portes verrouillées à l'intérieur.

– Justement.

– Il ne reste que les fenêtres.

– Mais ici, on se heurte encore à une impossibilité absolue. On était en plein jour. Tu sais combien il passe de monde dans la rue de l'hôtel Canada. Comment veux-tu que ce gaillard ait pu sortir par une fenêtre sans que personne ne le voit. Tu vois d'ici l'attroupement qui se serait formé dans la rue, si un monsieur bien mis s'était mis à descendre en s'aidant de la chaîne du

paratonnerre ou des saillies du mur ! Il y aurait eu au moins trois à quatre cents personnes pour assister à ce tour de force !

Le Domino se grattait la tête :

– Mais il a tout de même passé quelque part !

– Évidemment, ce n'est pas un magicien et il n'a pas non plus le pouvoir de se rendre invisible quand ça lui plaît.

– Je crois que ce sera le premier point à éclaircir. Si nous pouvons trouver par où cet homme est sorti, nous saurons bien ensuite le dénicher.

L'auto arrivait devant l'hôtel Canada.

Belœil mit les freins et les deux hommes descendirent.

Belœil présenta son ami au gérant.

Durand lui serra la main :

– Je suis très heureux que vous ayez accepté de vous occuper de cette affaire, monsieur, et je souhaite que vous réussissiez. Vous ne pouvez croire quel préjudice, sans compter le tort, que ce

bandit a causé à ma maison.

– Je vous comprends, dit le Domino.

Le bijoutier Magnan se trouvait là également.

Il venait au moins une dizaine de fois par jour s'informer des progrès de l'enquête et pour savoir s'il devait renoncer définitivement à tout espoir de rentrer un jour ou l'autre en possession de son bien.

Monsieur Durand lui présenta le Domino :

– Alors, c'est vous le Domino ?

– C'est moi.

Le petit homme lui serra la main.

– Merci, merci de vous occuper de notre affaire.

– Ayez confiance, lui dit le Domino, nous trouverons le voleur et vous rentrerez en possession de vos bijoux.

– Merci.

Le bonhomme passait son temps à faire des courbettes devant le Domino.

Belœil dit à Durand :

– Si vous le voulez, nous allons maintenant monter aux appartements de monsieur le duc.

– Très bien.

Ils suivirent le maître d'hôtel qui les mena au premier étage.

– Ce sont ces huit chambres-ci, dit-il, voici les clefs.

– Merci.

Le Domino et Belœil entrèrent dans les chambres d'où le faux duc était disparu sans laisser de traces.

Le Domino trouverait-il quelque chose ?

IV

Les deux hommes visitèrent chacune des pièces successivement.

Partout ils examinèrent les portes et les fenêtres.

Le Domino sonda les murs, les meubles et le plancher.

Quand ils arrivèrent au grand salon du milieu et qu'ils en eurent passé l'inspection, un sourire fugitif effleura les lèvres du Domino.

Sans avoir l'air de rien, il demanda à Belœil :

– Pourrais-tu retourner dans la première chambre ?

– Pourquoi ?

– J'aimerais savoir si la chaîne du paratonnerre passe près de la fenêtre. Pendant ce temps, je vais finir l'inspection du salon.

– C’est très bien. J’y vais.

Belœil se dirigea vers la première chambre.

– Je me demande pourquoi il veut savoir cela ?
Il est absolument impossible de s’évader par cette
fenêtre en plein jour.

Arrivé à la fenêtre, Belœil se pencha.

Le Domino ne s’était pas trompé, la chaîne du
paratonnerre passait tout près de la fenêtre.

Vivement, il retourna au grand salon.

Le Domino n’y était plus.

– Où diable est-il allé ?

Assez surpris, il parcourut les autres pièces se
trouvant de l’autre côté du salon.

Le Domino n’y était pas davantage.

Il était disparu sans laisser de traces.

Peut-être était-il simplement sorti ?

Belœil retourna dans le corridor.

Il y trouva messieurs Durand et Magnan
attendant avec impatience le résultat de l’enquête.

– Est-ce que mon ami le Domino ne vient pas

de sortir, leur demanda-t-il ?

– Non, répondirent-ils d'un commun accord.

– Nous sommes toujours restés ici, dit Magnan.

– Si le détective était sorti, conclut Durand, nous l'aurions certainement vu.

Belœil ne savait que penser.

– Ah çà, monsieur Durand, votre hôtel est donc une maison enchantée.

– Mais monsieur...

– Le Domino est disparu sans laisser de traces.

Les trois hommes se précipitèrent dans l'appartement.

Ils parcoururent toutes les pièces.

Ils appelèrent le Domino de toutes leurs forces mais sans succès.

– Il y a quelque chose de mystérieux là-dedans, dit Magnan.

– Je parie, dit Belœil, que le Domino a trouvé l'endroit par où le voleur, le faux duc, s'est enfui.

– Tant mieux.

Les trois hommes résolurent de descendre au bureau de Durand.

– Nous allons l’attendre là.

– Très bien.

Les trois hommes sortirent dans le corridor et se dirigèrent vers l’escalier.

Tout à coup, ils restèrent muets de surprise.

Ils venaient d’apercevoir le Domino Noir qui arrivait du second étage et descendait l’escalier de l’air le plus tranquille du monde.

Il leur sourit tandis qu’ils le regardaient bouche bée.

– Veux-tu me dire... ? commença Belœil.

– Quoi donc ? fit le Domino en souriant.

– Mais par où es-tu passé ?

– Comment avez-vous fait pour monter à l’étage supérieur ? demanda Durand.

– J’ai pris le même chemin que votre voleur, répondit le Domino avec le plus grand calme.

- Le chemin ? Quel chemin ?
- Il y a un moyen de sortir le plus commodément du monde de cet appartement, sans se servir des portes ni des fenêtres.
- Par exemple, s'écrièrent les trois hommes.
- Suivez-moi, dit le Domino à Belœil, je vais vous le faire voir !

V

Le Domino amena ses compagnons dans le grand salon.

Contre l'un des murs de cette pièce se trouvait une grande et belle cheminée tout en marbre.

Comme on n'y faisait jamais de feu en cette saison, le devant en était fermé par une petite grille en bronze d'un caractère très artistique.

Par contre, en hiver ou par les journées froides d'automne on y allumait un immense feu de bois qui devait répandre dans la vaste pièce une chaleur délicieuse.

On n'avait pas fait de feu depuis longtemps mais il restait un peu de cendres au fond du foyer.

Le Domino montra la cheminée du doigt.

– Voilà la solution de l'énigme, dit-il. Il fallait y penser.

Mais Belœil paraissait surpris.

– J’y avais pensé. Mais, regarde, elle est fermée par une grille.

Le Domino se mit à rire.

Belœil continua :

– Et puis, comment peux-tu admettre que notre homme se soit échappé par là ? Il aurait été tellement couvert de suie qu’on l’aurait arrêté aussitôt qu’il se serait montré.

– Tu crois, fit le Domino avec un fin sourire, eh bien, regarde.

Il alla vers la cheminée.

Il tira la grille de bronze à lui et elle s’enleva facilement.

Il se glissa ensuite dans le tuyau intérieur puis, sans aucune peine, il réussit à replacer la grille.

– Et la suie ?

– Regarde-moi, c’est à peine s’il y en a. Il est évident que l’on ne doit pas faire du feu très souvent dans cette pièce.

Monsieur Durand approuva :

– Vous avez raison. Nous ne faisons du feu ici

que dans les jours les plus rigoureux de l'hiver.

– Je suppose, dit Belœil, qu'il y a dans la pièce au-dessus une autre cheminée.

– Exactement pareille. Notre homme s'est donc hissé jusqu'au deuxième.

– Ce doit être dur ?

– Non, il y a à l'intérieur de la cheminée des crampons de fer qui servent d'échelle.

– Mais rendu au second plancher, fit Belœil, où peut-il être allé ?

– Il ne peut être sorti par les portes, dit Durand, car je les avais fait garder.

– Probablement de la façon suivante. Il a profité du temps que vous le cherchiez au premier étage, pour monter jusqu'au dernier plancher.

– Monsieur Durand, votre hôtel doit sans doute posséder des lucarnes qui ouvrent sur le toit ?

– Mais oui.

– Je suis presque certain que notre homme s'est enfui par les toits. Ainsi, il a pu se faufiler

de toit en toit. Comme il y a plusieurs hôtes ou gros bureaux dans les alentours, il a dû profiter d'une autre lucarne ouverte pour descendre dans une maison où les gens ignoraient ce qui venait de se passer ici.

Belœil finit :

– Et là, il a pu descendre tranquillement l'escalier et un instant plus tard, il se trouvait dans la rue. Et voilà !

Le Domino reprit la parole.

– Ce n'est pas tout...

– Ah !

– Dans les cendres de la cheminée, au deuxième, j'ai trouvé quelque chose de très intéressant.

– Quoi donc ?

Tout à coup, le Domino s'arrêta, prêtant l'oreille.

Les trois hommes l'imitèrent.

Il se passait dans la cheminée quelque chose qui intéressait vivement le Domino Noir.

– Chut.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– J’entends du bruit là-haut.

Belœil écouta attentivement.

– Mais oui, on dirait de quelqu’un qui fouille dans les cendres du foyer.

Le Domino leur dit :

– Voici ce que nous allons faire.

Les trois hommes se rapprochèrent. Le Domino leur parla à voix basse.

– Montez au salon du deuxième et voyez qui c’est.

– Bien.

– Moi, je vais monter par la cheminée.

– Entendu.

– Ne le laissez pas s’échapper.

– N’aie point crainte, dit Belœil.

Les trois hommes sortirent et s’empressèrent de monter au second étage.

Ils évitaient de faire le moindre bruit.

Pendant ce temps, le Domino commençait son ascension dans la cheminée.

Il ne s'était pas trompé.

En se penchant, il vit deux mains sales qui fouillaient dans les cendres de la cheminée comme pour y chercher quelque chose.

Tout à coup les deux mains se retirèrent vivement.

Le Domino entendit la voix de Belœil qui demandait vivement :

– Qu'est-ce que vous cherchez là-dedans ?

– Mais...

Le Domino monta un peu plus puis il se laissa glisser dans le salon du second étage.

Belœil fit un signe à Durand et à Magnan qui se retirèrent.

Un homme de taille moyenne, portant le costume des garçons de l'hôtel Canada, se tenait devant Belœil dans une attitude embarrassée.

Son effroi redoubla quand il vit le Domino jaillir subitement de la cheminée.

– Qu'est-ce que vous cherchiez là-dedans, répéta Belœil ?

Le garçon répondit en hésitant :

– Mais rien... rien du tout... Je voulais seulement enlever les cendres.

– Avec vos mains ? demanda le Domino.

Le garçon ne répondit pas.

– Il vous faudrait au moins un récipient quelconque.

Belœil intervint :

– Dites-nous la vérité. Vos allures sont suspectes et si vous persistez à mentir, je vous amène au cachot.

Le garçon effrayé recula d'un pas.

La menace avait produit son effet.

Néanmoins, il persista dans sa réponse.

– Mais... je vous le dis... je voulais nettoyer.

Le Domino prit la parole :

– Qui vous a chargé d'enlever ces cendres ?

– C'est mon ouvrage.

– Alors, pourquoi ne pas les avoir enlevées plus tôt. Elles sont là depuis l’hiver dernier ?

Le garçon ne répondit pas.

– Ainsi, vous ne voulez pas nous dire ce que vous faisiez ?

Toujours pas de réponse.

– Je vais vous le dire, reprit le Domino. Vous cherchiez quelque chose pour une personne que vous ne connaissez pas mais qui vous a promis une forte récompense. Vrai ?

Le garçon regarda le Domino d’un air stupéfait.

Il approuva de la tête.

– Comment vous appelez-vous ?

– Guy Larose.

Belœil commença :

– Guy Larose, écoutez-moi bien. Si vous consentez à nous dire franchement la vérité, il ne vous arrivera rien de désagréable. Au contraire, vous serez récompensé généreusement.

– Ah !

– Cependant, si par votre silence, vous persistez à vous faire le complice d’un malfaiteur dangereux, nous allons vous arrêter et vous conduire en prison.

– Vous êtes mieux de parler, Larose, fit le Domino, autrement, vous ne sortirez d’ici que pour aller méditer durant quelques années à Saint-Vincent de Paul, sur l’inconvénient qu’il y a de tenir trop fidèlement la parole donnée à un filou. Et ce n’est guère intéressant à Saint-Vincent-de-Paul. C’est le Domino Noir qui vous le dit et je vous prie de me croire.

À ces mots, l’effroi du jeune Larose s’accentua :

– Vous... vous êtes le... le Domino.

– Noir, oui, c’est moi.

Le garçon ne savait pas jusque là que l’homme qui lui avait parlé était le Domino.

Du coup, il se rendit.

– Je vous dirai toute la vérité, dit-il à voix basse.

– Tant mieux.

– Je ne veux pas me faire le complice d'un malfaiteur.

– Cet homme voulait vous payer ?

– Oui, il voulait me donner trois mille dollars. Alors, vous comprenez, je ne suis pas fou. On ne refuse pas une fortune comme ça.

– C'est entendu, dit le Domino. Vous vous êtes dit : « Quel mal y a-t-il à chercher un petit carnet de notes dans les cendres de la cheminée et de le rapporter à son propriétaire. Ce sont trois mille dollars facilement gagnés. »

Le garçon était stupéfait.

Il se demandait si cet homme n'était pas un sorcier.

– Mais comment avez-vous su ?

Le Domino sourit :

– Ça t'étonne que je sois si bien informé, hein, mon garçon ?

Le Domino mit la main dans sa poche et sortit un petit calepin de cuir noir.

– Je l'ai trouvé, moi, l'objet que vous

cherchiez.

Il fit asseoir le garçon sur une chaise.

– Maintenant, fit le Domino, vous allez nous raconter comment on vous a chargé de cette commission ?

Le garçon, sans hésiter, commença :

– C’était ce matin de bonne heure, on venait d’ouvrir la porte de l’hôtel et j’étais en train de balayer le trottoir.

Tout à coup, je vis un monsieur s’approcher de moi.

Il avait relevé son collet et son manteau était boutonné jusqu’au cou, sa casquette était rabattue sur ses yeux et de plus il portait des verres fumés. Il était donc, à peu près, impossible de distinguer ses traits.

Il me demanda :

– Vous travaillez ici, jeune homme ?

– Comme vous voyez.

– J’aurais un service à vous demander.

– Allez-y monsieur.

– Si tu peux accomplir ce que je vais te demander, je te donnerai trois mille dollars.

Je sursautai.

– Trois mille ?

– Oui, et tu n’auras presque rien à faire.

– J’accepte, mais à une condition, ai-je répondu.

– Laquelle ?

– Je ne veux pas que vous me demandiez quelque chose de malhonnête.

L’inconnu se mit à rire.

– Ah, ah, ce n’est rien de malhonnête.

Alors de quoi s’agit-il ?

– C’est très simple, j’ai logé chez vous quelque temps, il y a une quinzaine de jours et j’ai perdu un petit carnet en cuir, auquel je tenais beaucoup. Ce carnet a une extrême valeur pour moi.

– Vous voulez que je le retrouve, ai-je demandé ?

- C’est en plein ça.
- Où croyez-vous l’avoir perdu ?
- Probablement au salon du deuxième étage. Peut-être à celui du premier. J’ai brûlé différents papiers dans ces cheminées et le carnet a bien pu tomber de ma poche en me penchant.

Je me dis que j’avais bien le droit de chercher ce petit livre et de le rapporter à son propriétaire. S’il était assez fou de me payer trois mille dollars pour un si léger service, ce n’était pas à moi de m’en plaindre.

C’est pour cela que je fouillais ces cendres, et je ne pensais pas mal faire.

Belœil se mit à tousser.

– Hum, je crois que vous nous avez conté votre histoire à votre façon.

– Que voulez-vous dire, monsieur ?

– C’est entendu, c’est la vérité, mais embellie, arrangée.

– Je vous jure, monsieur.

– Vous saviez parfaitement ce qui s’était passé

ici, continua Belœil. Vous saviez que le faux duc est disparu, qu'on n'a pas encore retrouvé ses traces. Il n'est pas possible que l'idée ne vous soit pas venue que cet individu ne soit pas le voleur.

– Non vraiment, monsieur, je n'y ai pas pensé.

Le Domino conclut.

– Alors, c'est que la perspective des trois mille dollars vous avait rendu l'esprit singulièrement obtus.

Belœil demanda :

– Vous n'avez pas encore touché l'argent ?

– Non, il devait me remettre les trois mille dollars en échange du petit carnet de cuir noir.

– Et où devez-vous porter ce carnet ? demanda le Domino.

– J'ai rendez-vous avec l'inconnu, ce soir, à onze heures, tout près du quai de Montréal. Je dois l'attendre sur l'escalier de pierre qui descend à l'eau.

Le Domino se mit à rire.

– Ah, ah, le gaillard est malin.

– Comment cela ?

– Il arrivera probablement en chaloupe. C'est bien joué. Poursuivre quelqu'un sur l'eau au milieu de la nuit est à peu près impossible.

Belœil l'approuva :

– Tu as raison. Mais maintenant que je suis prévenu, je vais donner des ordres en conséquence.

– Que veux-tu dire ? demanda le Domino.

– Je ferai poster des agents sur le fleuve. Ils seront dans des embarcations et attendront le bandit. Cette fois-ci, il ne nous échappera pas.

Le Domino fit un geste de dénégation énergique.

– Tu prends justement le bon moyen pour qu'il te file entre les doigts.

– Comment cela ?

– Tu penses bien que notre homme se méfie ; au moindre indice suspect qui lui permettra de supposer que la police est au courant de ses projets, il se méfiera et se gardera bien de paraître

au rendez-vous.

– Mais alors, que faut-il faire ? demanda Belœil.

– Laissez-moi ça entre les mains, dit le Domino. Nous avons affaire à un malfaiteur des plus rusés et rompu à toutes les roueries. Pour en venir à bout, il faudra le battre avec ses propres armes.

Le Domino tira alors de sa poche le petit carnet de cuir noir qu’il avait trouvé dans les cendres du foyer.

Ce calepin ne contenait que trois noms, suivis d’une adresse, écrits au crayon sur la première page.

Ces noms étaient les suivants.

M^{me} vve Joanna Smith, 024 3ième ave
Rosemont, Montréal.V

M^{me} vve Carol Goodwin, 36 rue du Parc Saint-
Lambert.

M^{me} vve Jane Landis, 0256 Grand Boulevard,
Montréal.

– Tiens, tiens, dit Belœil, trois veuves.

– Je suis persuadé que ces trois personnes sont ses prochaines victimes. Ce doit être des dames très riches.

– Ces adresses peuvent nous être très utiles.

– Certainement, approuva le Domino. Si le faux duc nous échappe à nouveau, il sera certainement facile de le retrouver, grâce à ces adresses.

– Certainement, car il essaiera tôt ou tard à entrer en communication avec une des personnes mentionnées dans le carnet.

– Je vais copier ces adresses, dit le Domino.

Aussitôt qu’il eut terminé ce travail, le Domino se tourna vers le garçon toujours assis dans une attitude piteuse.

– Écoutez-moi bien, Larose. Cette affaire aura peut-être pour vous les conséquences les plus heureuses.

Le garçon se mit à sourire, il reprenait courage.

Le Domino continua :

– Si nous parvenons à prendre ce coquin et, surtout si le bijoutier Magnan entre en possession de son bien qui lui a été si habilement dérobé, la récompense que vous recevrez dépassera de beaucoup les trois mille dollars que devait vous donner l’individu.

– Comment cela ?

– Le joaillier Magnan d’une part et le duc de Roussy de l’autre ont promis une prime importante à celui qui donnerait des renseignements pouvant amener la capture du bandit.

Le garçon semblait maintenant tout à fait à son aise.

– Parlez, monsieur le Domino, je suis prêt à faire tout ce que vous désirez.

– Bon, la première chose que je vous ordonne, c’est de garder le silence le plus parfait sur tout cela.

– Soyez sans crainte.

– Maintenant, écoutez bien :

Ce soir a onze heures, vous apporterez ce petit carnet à l'endroit où on vous a donné rendez-vous et vous le remettrez fidèlement à votre inconnu.

– Et s'il ne vient pas.

– Il viendra sûrement. Il arrivera en chaloupe probablement. Vous lui direz que vous avez trouvé son calepin dans les cendres de la cheminée du second étage. Il vous remettra les trois mille dollars et vous pourrez partir.

– Que ferais-je de l'argent ?

– Vous ne devrez, sous aucun prétexte, conserver cet argent. Il appartient non à vous mais à ceux qui ont été volés.

– Soyez tranquille monsieur le Domino, maintenant que je sais à quelle sorte d'homme j'ai affaire. Je ne garderai pas un sou de ce qu'il me donnera. Quant à son carnet, j'irai le lui porter comme vous me l'avez dit.

Le Domino lui remit le carnet.

– Conservez-le précieusement.

– N'ayez aucune inquiétude. Vous pourrez compter sur moi.

– Donc à ce soir ?

– À ce soir.

Belœil se tourna vers le Domino :

– Tu retournes chez toi ?

– Oui.

– Alors, monte dans ma voiture. Je vais te reconduire.

Quelques secondes plus tard, les deux hommes étaient de nouveau installés dans la voiture de Belœil.

– Tu crois réussir ? lui demanda ce dernier.

– Je le crois, répondit ironiquement le Domino, je ne suis pas un agent de la police provinciale, mais j’ai quand même des chances.

Belœil ne répondit point au sarcasme du Domino.

Il dit simplement :

– Tu n’as pas de mandat d’emmener.

– Je n’en ai pas besoin.

– Que comptes-tu faire ?

– Sois tranquille, je saurai bien t’emmener l’homme sans trop de difficultés.

Ils étaient déjà rendus devant la maison appartement où demeurait Alain de Guise.

– Je te souhaite bonne chance, Alain, fit Belœil.

– Merci bien.

VI

Vers sept heures, le Domino se dirigea lentement vers le bas de la ville.

Il se dirigeait vers les quais.

Non loin du quai de Montréal, il s'arrêta à une petite maison où l'on voyait l'enseigne :

EMBARCATION À LOUER.

Le Domino frappa à la porte.

Une grosse dame vint ouvrir :

– Monsieur ?

– Monsieur Grégoire est-il ici ?

Une voix parvint du fond de la cabane.

– Si ce n'est pas ce cher Alain, entre mon vieux, entre.

Un gros homme s'avança au devant du Domino.

– Bonsoir Grégoire, dit ce dernier.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Le Domino entra dans la maison et l’homme referma la porte.

– Tiens, ma femme, dit l’homme qui se nommait Grégoire, je te présente Alain de Guise.

– Alain de Guise, fit la femme... ce nom me rappelle quelque chose.

Le Domino sourit.

La femme cherchait.

Tout à coup, elle s’écria :

– Je l’ai, monsieur... c’est le Domino... le Domino Noir.

– Justement.

– Mon Dieu, dit la femme, le Domino ! Il y a longtemps que je vous connais de nom. Mon mari parle souvent de vous. Je croyais qu’il blaguait quand il disait vous connaître.

– C’est la pure vérité, madame, je connais monsieur Grégoire depuis longtemps.

– Tu ne viens pas me voir souvent, mon garçon, reprocha le bonhomme.

– Que voulez-vous, s’excusa le Domino, je suis tellement occupé. Et vous, les affaires, ça marche ?

– Oh, comme ça. On vit comme on peut.

Le Domino entra dans le vif du sujet.

– Grégoire, dit-il, vous louez toujours des embarcations ?

– Mais oui, tu n’as pas vu l’enseigne ?

– C’est juste.

– Tu en as besoin d’une.

– Oui.

– Pour quand ?

– Ce soir.

– Ce soir ?

– Oui.

– Tu choisis des drôles d’heures pour te promener en chaloupe.

– Je parie que vous allez encore risquer votre

vie pour arrêter quelque malfaiteur, dit la femme.

Le Domino sourit et s'adressa à Grégoire.

– Ce n'est pas une chaloupe que je veux, c'est un yacht.

– J'en ai bien un, dit le bonhomme, mais je ne le loue pas.

– Ah.

– Mais pour toi, mon cher Alain, ça me fait un énorme plaisir de te le prêter.

– C'est un bon yacht ?

– Un fameux. Il peut filer comme une flèche.

– C'est ce qu'il me faut. Combien ?

Le bonhomme se leva comme en colère :

– Écoute Alain, je ne veux pas que tu parles de prix.

– Mais voyons...

– Non, non, je te prête mon embarcation, c'est tout.

Le bonhomme regarda l'heure.

– À quelle heure veux-tu l'avoir ?

- Oh, pas avant dix heures.
- Tu vas rester avec nous d’ici ce temps-là ?
- À moins que vous ne me mettiez à la porte.
- Mais voyons, dit la femme, vous êtes fou !
- Ma femme, surveille tes paroles.
- Oh, excusez, monsieur le Domino... je ne voulais pas dire cela...
- C’est bien, c’est bien madame.

Le Domino s’approcha de son ami et lui parla à l’oreille.

- Écoutez Grégoire, je ne veux pas effrayer votre femme, pourrais-je vous dire quelques mots ?... À part ?
- Certainement.

Grégoire fit passer le Domino dans une petite pièce à l’arrière de la maison.

- De quoi s’agit-il ?
- En plus du yacht, vous me donnez des rames ?
- Toujours.

– Je voudrais vous demander un service.

– Quoi donc ?

– Je vais à la poursuite d’un bandit ce soir. Il se peut qu’il soit nécessaire que je file en silence.

– Que veux-tu faire ?

– J’aimerais que vous entouriez les rames de morceau de linge.

– Ah oui, pour éviter le bruit ?

– Justement.

– Rien de plus facile.

Les deux hommes sortirent de la maison et se dirigèrent vers le hangar.

Grégoire alla chercher les rames.

À l’aide de vieilles guenilles, ils entourèrent les rames.

– Ainsi, en frappant l’eau, les rames ne feront pas de bruit.

– Lorsqu’ils eurent terminé leur ouvrage, les deux hommes revinrent à la maison.

Vers dix heures moins quart, le Domino se

leva.

– Allons chercher l'embarcation.

Quelques secondes plus tard, le Domino montait dans le yacht et s'éloignait du rivage.

Grégoire lui avait dit :

– Tu attacheras le yacht ici quand tu reviendras. Voici les clefs du garage.

– Merci.

– Tu entreras les rames et tu mettras le cadenas, puis, glisse la clef sous la porte de ma demeure.

– Très bien.

Et le Domino s'était éloigné après avoir serré la main à son ami.

– Entrons, maintenant, se dit Grégoire.

Aussitôt qu'il eut franchi le seuil de sa demeure, sa femme vint vers lui, les yeux remplis de larmes.

– Grégoire, regarde.

Elle lui montrait un billet de cent dollars.

- Quoi ! qu'est-ce que c'est que ça ?
- Tu le vois, c'est un billet... un billet de cent.
- Mais où as-tu trouvé cela ?
- Sur le coin de la table.

Le bonhomme s'essuya le coin de l'œil avec la manche de sa chemise.

– Brave Alain, dit-il, ce sera toujours le même. Il ne changera jamais.

VII

Le jeune Larose quitta l'hôtel Canada à dix heures trente.

Il avait rendez-vous pour onze heures.

Le calepin dans sa poche, il se dirigea allègrement vers les quais.

Pendant ce temps, le Domino dans son embarcation gagnait le milieu du fleuve, c'est à dire l'endroit où l'obscurité était plus épaisse.

Les deux rives étaient brillamment éclairées, l'une par les lumières de la métropole, l'autre par celles de la petite ville de Saint-Lambert.

Le Domino ramait vigoureusement, puis soudainement, il s'arrêta et attendit.

Vers onze heures moins quart, il se rapprocha du bord.

Les coups de sifflet, les appels stridents des sirènes déchiraient l'air.

Lorsque le Domino arriva près de l'escalier de pierre, il constata avec satisfaction que plusieurs péniches lourdement chargées étaient amarrées là.

C'était une circonstance des plus favorable pour lui.

Vivement, il se faufila avec sa barque entre deux de ces énormes bateaux qui malgré leur charge s'élevaient suffisamment au dessus de l'eau pour le cacher complètement.

À ce moment, onze heures sonnaient à toutes les horloges du voisinage.

Le Domino vit un homme descendre les escaliers de pierre.

C'était Guy Larose.

Il tenait à la main le petit carnet enveloppé de papier journal, pour le remettre à l'inconnu dès que celui-ci arriverait.

Il n'attendit pas longtemps.

Bientôt, arriva une embarcation monté par une seule personne.

Le Domino se félicita d'avoir songé au yacht, car il venait de s'apercevoir que l'inconnu avait aussi un moteur à sa chaloupe.

L'inconnu manœuvra habilement de façon à rapprocher sa chaloupe de la dernière marche de l'escalier, sans cependant la toucher.

Évidemment, il se méfiait et prenait ses précautions.

Après tout, rien ne lui prouvait que le garçon d'hôtel ne l'eût trahi et qu'en ce moment on ne lui tendait pas un piège !

Avant d'aller plus loin, il voulait donc s'assurer qu'il ne courrait aucun risque.

Il mit la main au-dessus de ses yeux et regarda attentivement dans la direction de l'escalier.

Voyant qu'il n'y avait qu'un seul homme, il appela à mi-voix :

– C'est vous qui venez à l'hôtel Canada ?

Larose s'avança.

– Oui, c'est moi. Avancez un peu.

– Vous êtes seul ?

- Bien sûr.
- Vous avez trouvé le carnet ?
- Oui.
- Vous n’avez rien dit à personne de cette affaire ?
- Pas si bête. Muet comme une carpe, c’est ma devise !

La barque se rapprocha :

- Eh bien, donnez-le-moi.
- Pas si fou, dit Larose.
- Comment cela ?
- L’argent d’abord.
- Je vous paierai quand vous m’aurez remis le calepin.
- Ah non.
- Je ne vous donnerai les trois mille dollars que lorsque je me serai assuré, par mes propres yeux, que c’est bien mon calepin.
- C’est le vôtre, vous dis-je. Il est relié en cuir noir et sur la première page sont écrits au crayon,

le nom de trois dames avec leurs adresses. Vous semblez faire une collection de petites veuves.

– Bravo, c’est bien mon calepin.

La barque accosta au pied de l’escalier.

– On distinguait à peine la silhouette de l’inconnu.

– Voilà l’argent.

Larose prit l’argent.

– Merci.

– Le calepin ?

– Le voici ?

Larose mit l’enveloppe de billets de banque dans sa poche.

L’inconnu regarda son calepin d’un air de satisfaction.

– Où était-il ?

– Dans les cendres de la cheminée, au second étage.

– C’est bien cela.

L’inconnu s’éloigna un peu de l’escalier.

– Un conseil avant de partir. Profitez de l'argent que vous venez de gagner mais ne dites à personne d'où elle vient. Si vous vous avisiez de raconter cette petite aventure, il pourrait vous en cuire !

Et en disant ces mots, l'inconnu poussa sa chaloupe au large.

Il s'assit, prit les rames et se dirigea à toute vitesse vers la rive opposée, c'est-à-dire vers Saint-Lambert.

Larose n'avait pas bougé.

Il regardait le bateau s'éloigner.

Il croyait que quelque chose allait se produire.

Que devait-il faire maintenant ?

Où était le Domino ?

Le brave garçon était désorienté.

Il s'attendait à ce que le Domino arrêterait l'individu au moment même où il prendrait possession de son carnet retrouvé.

Or, il ne s'était rien passé. L'homme repartait sans être inquiété.

Tout à coup, Larose crut voir une ombre sortir entre deux des lourdes péniches amarrées contre le mur du quai et prendre la même direction que l'autre embarcation.

Larose fit un geste de satisfaction.

– Je crois qu'ils le tiennent !

Ne pouvant voir les embarcations, parce qu'elles étaient trop loin, il décida de rentrer à l'hôtel.

Pendant ce temps, le Domino, car c'était lui, filait sans bruit derrière la chaloupe montée par l'inconnu.

Ce dernier était loin de se douter de la poursuite dont il était l'objet.

Tout à coup, l'inconnu fit partir le moteur de sa chaloupe et l'embarcation bondit comme une flèche.

Le Domino l'imita.

Les deux bruits se confondirent en un seul et l'inconnu ne s'aperçut de rien.

La poursuite se continuait.

Les deux embarcations se dirigeaient vers Saint-Lambert.

– Tiens, tiens... Saint-Lambert, se dit le Domino, mais une des veuves demeure à Saint-Lambert.

En effet, parmi les trois noms inscrits dans le calepin de l'inconnu, se trouvait celui de : M^{me} vve Carol Goodwin, 36 ave du Parc, Saint-Lambert.

Le Domino avait parfaitement retenu l'adresse.

– Ce type-là doit être entré en relation avec cette dame, peut-être a-t-il déjà commencé à tendre le piège dans lequel doit tomber sa victime... Eh bien nous verrons à cela, l'ami... Rira bien qui rira le dernier.

Une demi-heure après avoir quitté le quai de Montréal, l'inconnu pénétrait avec sa barque dans un petit canal en forme d'écluse et venait accoster à une petite estacade en bois.

Il débarqua et monta vivement l'escalier qui conduisait au quai.

Le Domino était résolu à ne pas le perdre de vue.

Il était arrivé et avait presque débarqué en même temps que lui.

Tout d'abord, l'homme parcourut plusieurs petites rues obscures, et, tout en marchant il procédait à une métamorphose rapide.

Il rabattit le col de son pardessus, releva son chapeau enfoncé sur son front et ôta ses lunettes bleues. Ceci fait il prit le chemin de la rue Desfossés.

Là, il pénétra dans un petit hôtel que le Domino connaissait déjà.

À peine avait-il disparu que le Domino abordait l'hôtelier, qui assis à sa porte avait salué son client.

– Pourrais-je vous dire un mot ?

– Mais certainement.

– C'est personnel.

– Ah bon. Passez dans mon bureau.

L'hôtelier fit passer le Domino dans un petit

appartement qui lui servait de bureau privé.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Permettez-moi d’abord de me présenter, je suis le Domino Noir.

– Hein, vous êtes le Domino Noir ?

– Parfaitement. J’aurais besoin de quelques renseignements.

– Parlez monsieur le Domino. Si je puis vous être utile, je le ferai avec plaisir, car je vous admire beaucoup.

– Merci bien. Combien y a-t-il de temps que l’étranger qui est entré juste avant moi, loge chez vous ?

– Depuis cinq jours.

– Depuis le jour de l’arrivée de l’Étoile Rouge ?

– C’est cela même. Mais ce gentleman n’est descendu chez moi que dans l’après-midi.

– Comment s’appelle-t-il ?

– Il s’est inscrit dans le registre sous le nom de John Reswick.

- C’est un étranger ?
- Oui.
- A-t-il des bagages ?
- Oui, deux grandes malles, très élégantes.
- Bon. Pour certaines raisons que vous saurez plus tard, je m’intéresse à lui.
- Ah...
- Sort-il souvent ?
- Assez.
- Où va-t-il ?
- Il va souvent chez madame Goodwin, une riche veuve de la rue du Parc.
- Alors, merci de vos renseignements.
- De rien, monsieur le Domino.
- Et surtout, n’en parlez pas à John Reswick.
- Soyez sans inquiétude.

Le Domino s’éloigna.

Sans plus s’occuper de l’inconnu, il alla louer une chambre dans une petite maison de pension et alla se reposer pour le reste de la nuit.

Le lendemain, le Domino prit un bon déjeuner.

Puis, il partit lentement.

Il demanda à un gamin :

– Peux-tu me dire où se trouve la rue du Parc ?

– C’est la quatrième là-bas.

– Merci.

Quelques secondes plus tard, le Domino s’arrêtait devant une ravissante villa, perdue dans un nid de verdure.

Il sonna.

Une jeune servante vint répondre.

– Mrs. Goodwin, please.

– Un instant, monsieur.

La servante revint au bout de quelques secondes.

– Si vous voulez passer au salon, dit-elle, M^{me} Goodwin vous attend.

– Merci.

Madame Goodwin pouvait avoir trente-cinq ans tout au plus.

Elle était fort belle et portait une toilette ravissante.

Elle devait attendre quelqu'un, car le Domino remarqua que sur la table, il y avait une carafe de vin et deux verres.

Elle s'avança au devant du Domino.

– Monsieur, à qui ai-je l'honneur ?

– Alain de Guise, madame ?

– Alain de Guise... mais c'est vous qui êtes le Domino Noir.

– Oui madame.

– Vraiment, monsieur, je suis enchantée. Mais comment se fait-il que j'aie l'honneur de vous recevoir chez moi ?

– C'est pour votre propre intérêt, madame, je veux vous protéger.

– Me protéger, contre qui ?... mais asseyez-vous, monsieur le Domino.

Le Domino prit un ravissant fauteuil.

– Merci. Depuis quelques jours, vous recevez la visite d'un certain monsieur Reswick, n'est-ce

pas ?

– Mais certainement, répondit-elle, monsieur Reswick est arrivé de Londres avec, l'Étoile Rouge, et il m'a présenté une lettre de recommandation d'un de mes amis.

– Mais... excusez mon indiscretion, mais ma question est indispensable, monsieur Reswick ne vous a-t-il pas laissé entendre qu'il vous aimait et qu'il aimerait faire de vous sa femme ?

Elle rougit un peu, puis...

– Oui, c'est vrai. Je ne vous aurais pas répondu, monsieur, si vous n'aviez pas été le Domino. Mais dites-moi, vous avez des raisons spéciales pour vous intéresser ainsi à monsieur Reswick ?

– Oui, madame. Vous pouvez être chanceuse que j'aie été amené à m'occuper de cette affaire.

– Comment cela ?

– Sachez que votre fameux Reswick n'a pour but que de vous retirer votre fortune peu à peu.

– Mais c'est impossible...

– C’est un escroc et un chevalier d’industrie des plus habiles.

– Mais...

– Vous n’en douterez plus, quand je vous aurai dit que c’est lui qui, après l’arrivée de l’Étoile Rouge, s’est présenté à l’hôtel Canada sous le nom du duc de Roussy.

Madame Goodwin n’en revenait pas.

Elle éprouva d’abord un très vif dépit, mais ce sentiment fit bien vite place à une profonde indignation contre le misérable qui s’était ainsi introduit chez elle.

Madame Goodwin se leva :

– Ce verre de vin, c’est pour lui ? demanda le Domino.

– Oui.

– Eh bien, nous allons endormir votre ami.

Le Domino remplit les deux verres et dans celui destiné à Reswick il versa le contenu d’une petite enveloppe qu’il avait dans sa poche.

Il se retira ensuite dans l’appartement voisin.

Il venait à peine de sortir, que Reswick entra.

Il était élégamment vêtu.

Il baisa la main de madame Goodwin.

– Bonjour chère madame.

Madame Goodwin ne fit mine de rien.

– Bonjour, cher monsieur.

Elle lui offrit un siège.

Ils se mirent à causer de choses et d'autres.
Madame Goodwin se leva tout à coup et lui
présenta un verre de vin.

Reswick accepta et l'enfila d'un trait.

– Merci.

Puis la conversation se continua.

L'effet du narcotique ne tarda pas à se faire
ressentir.

Le jeune homme sembla tout à coup étourdi.

– Vous êtes malade ? lui demanda madame
Goodwin.

– Non... ce n'est rien... je m'endors.

Il tombait peu à peu.

Il s'endormit enfin d'un profond sommeil.

Le Domino sortit de sa cachette et remercia madame Goodwin de son aide.

– Je peux téléphoner.

– Certainement.

Madame Goodwin l'amena près du téléphone.

Le Domino appela au quartier général de la police.

– Monsieur Belœil, s'il vous plaît.

– Un instant.

– Allô !

– Belœil ?

– Oui.

– Ici Alain. J'ai notre homme.

– Quoi ?

– Je le tiens. Il dort profondément.

– Il dort ?

– Je l'ai endormi à l'aide d'un narcotique.

– Ah bon.

– Envoie-le chercher.

Le Domino lui donna l'adresse de la veuve.

Belœil attendait le retour de ses hommes avec impatience.

Il se fit raconter par le Domino comment il s'y était pris pour capturer ce bandit si facilement.

Durant l'après-midi, le Domino retourna à Saint-Lambert accompagné de Belœil.

Ils allèrent visiter la chambre de Reswick.

Au fond d'une valise, ils trouvèrent les bijoux volés au duc et aussi la fameuse parure de perles.

Le bijoutier Magnan était sauvé.

Cet ouvrage est le 806^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.